

LA DÉMENCE OU LA DÉPENSE ? LE CIRCUIT FESTIF GAY ENTRE CONSUMMATION ET CONSUMATION

Laurent Gaissad

Presses Universitaires de France | « [Ethnologie française](#) »

2013/3 Vol. 43 | pages 409 à 416

ISSN 0046-2616

ISBN 9782130618072

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2013-3-page-409.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La Démence ou la dépense ? Le circuit festif gay entre consommation et consommation

Laurent Gaissad
Laboratoire d'anthropologie des mondes contemporains



RÉSUMÉ

À partir d'une ethnographie du circuit festif gay européen, cet article interroge le déplacement identitaire des hommes gais, et la maximalisation de leurs échanges, notamment sexuels, par la circulation et l'usage de psychotropes. En rupture avec la normalisation psychologique et médicale au temps du sida, ces transactions homosexuelles procèdent d'une économie de la dépense de soi et du collectif dont on tente ici la conceptualisation en termes d'affirmation somptuaire de l'identité sociale et sexuelle.

Mots-clés : Homosexualité. Circuit festif gay. Sexualité. Psychotropes. VIH/Sida.

Laurent Gaissad
LAMC, Institut de Sociologie
Université Libre de Bruxelles, CP 124
44, avenue Jeanne
1050 Bruxelles
Belgique
lgaissad@ulb.ac.be

Le primat d'une « économie sexuelle » ressort amplement des études sur la sexualité entre hommes, et continue d'encombrer l'analyse du multipartenariat homosexuel au temps du sida. Il a jusqu'ici procédé d'au moins deux séries d'hypothèses. La première est fondée sur le « manque » : les hommes n'auraient de sexualité entre eux qu'à défaut, défaut tantôt de la présence des femmes, notamment au sein des grandes institutions non mixtes du patriarcat comme l'armée, la prison ou le pensionnat sont les emblèmes, défaut encore suivant le postulat d'une carence identitaire, d'un retard de développement leur conférant au mieux une sexualité infantile, au pire, un *ethos* de prédateurs sexuels. La seconde série d'hypothèses sous-tend quant à elle l'idée d'une hypersexualisation « naturelle » des hommes : on pense évidemment aux approches nord-américaines, et en particulier au *male sex drive* avancé par Kirkendal [1958] à partir de sa lecture des travaux de l'équipe Kinsey [1948]. Le désir masculin est décrit dans sa propension cumulative, associé au registre de la performance, à la conquête sexuelle. Aux prémices des recherches sur le sida, le multipartenariat est présenté

avant tout comme une stratégie visant la rentabilité sexuelle : « La drague homosexuelle traduit une recherche d'efficacité et d'économie comportant, à la fois, la maximisation du “rendement” quantitativement exprimée (en nombre de partenaires et d'orgasmes) et la minimisation du “coût” (la perte de temps et le risque de refus opposé aux avances) » [Pollak, 1993 : 185].

Le langage du risque qui réédite ces conceptions aujourd'hui renvoie d'emblée au rapport coût/bénéfice. Au fonctionnalisme désuet de tels modèles, on voudrait opposer ici la nature des relations sexuelles dans le milieu festif gay en Europe, à l'aune d'un registre particulier de transactions sociales en vigueur dans cette subculture¹ : les expériences et les réseaux sexuels soutenus par une diversité de pratiques pharmacologiques (alcool, anxiolytiques, anesthésiants, anabolisants, vasodilatateurs, antidépresseurs, antirétroviraux, etc.). L'entrée sur le terrain des drogues d'usage illicite est bien entendu tributaire de contacts au long cours, noués lors des soirées au cours desquelles la seule observation trop visiblement extérieure a tôt fait de susciter un mouvement d'inclusion spontanée au collectif. Très vite, des comparses avisés

se détachent de la foule pour faciliter l'accès non seulement aux scènes et transactions sociosexuelles concrètement associées à la fête (*backrooms*, saunas, soirées privées, sites de drague sur internet, *Facebook*), mais aux réseaux de distribution d'une gamme variée de substances psychoactives où le dealer même devient un informateur de premier ordre. L'approche interactionniste rend compte au plus près de l'ordre des pratiques ordinaires par leurs « coutumiers », y compris et surtout lorsqu'ils contreviennent aux injonctions normatives, sexuelles ou préventives. Comme on va le voir, l'actualité épidémiologique a produit une subjectivité gay marquée par le seul risque ou le manque à être soi [Halperin, 2007]. On a voulu ici nuancer un tel décret en prenant à témoin de l'intérieur les relations sociales, les interactions collectives du corps, du mental et des substances en particulier, pour dire en quoi elles déjouent les approches comportementales de tout acabit².

■ La fabrique d'une population problématique

Depuis bientôt 30 ans, le discours des sciences sociales et de l'action publique est marqué, dans le contexte d'urgence lié à l'épidémie du sida, par une volonté de comprendre la « dispersion homosexuelle » [Hocquenghem, 1972 : 150]. Sur le terrain militant, ONG et recherches-actions à visée préventive ont contribué à profiler un paradigme comportemental de « promiscuité sexuelle », rarement critiqué [Mendès-Leite, 2000] : celui-ci repose sur l'idée que la consommation sexuelle est inhérente à la « psyché gay », associant le style de vie sexuelle et la prise de risque dans l'analyse stigmatisante d'un multipartenariat sexuel fait de rencontres brèves, anonymes, silencieuses et présumées dangereuses. Cette tendance a continué d'imprégner la sociologie de l'homosexualité en vogue dans les années 2000 en France et en Belgique, sous une forme à peine renouvelée et constitutive d'une identité gay le plus souvent associée à la vulnérabilité et au manque de protection [Delor et Hubert, 2000 ; Lert, 2005]. L'effroi avec lequel un médecin du secteur sida en Belgique rapporte encore aujourd'hui des discussions avec ses patients sur les scènes dantesques de sexualité collective entre hommes à *La Démence*, une soirée gay mensuelle et internationale à Bruxelles, en dit long sur les représentations largement répandues chez les experts de l'épidémie.

De son côté, le discours d'une ONG belge dédiée met récemment en rapport l'exposition aux risques des homosexuels locaux avec la promotion d'un tourisme gay dans la capitale européenne, attirant des visiteurs des pays voisins aux fortes prévalences au VIH³. Une telle fabrique de la vulnérabilité, du malheur, voire de la « monstruosité » gay⁴, procède évidemment d'une conception de l'espace public de la sexualité entre hommes qui en ignore la double acception : celle d'un espace d'opinions, de représentations, de définitions concurrentes, et simultanément celle d'un espace de pratiques sociales, en l'occurrence sexuelles [Gaissad, 2010]. Il s'ensuit que la tension entre la persistance d'une « inconduite » sexuelle entre hommes dans la matérialité de l'espace public, et les modes d'expression où l'homosexualité est devenue un enjeu d'opinion et de droit constitue l'angle mort, aussi bien des « entrepreneurs de morale » [Becker, 1963] qu'ont fini par constituer les acteurs de prévention du sida, que de la production scientifique en sciences humaines et sociales sur le sujet dont ils s'inspirent incidemment.

La crise du *bareback*, médiatisant la revendication d'une sexualité non protégée chez les gays depuis la fin des années 1990, illustre clairement l'immense décalage entre l'entreprise morale des experts en prévention et l'expression de cultures sexuelles gays à l'écart des préconisations officielles de santé. Des prouesses de discours sont depuis mobilisées pour expliquer cet effet de « relâchement » des comportements préventifs baptisé *relapse* par bon nombre de chercheurs et de militants, suivant le registre étymologique de la « rechute » à forte connotation religieuse, pour désigner celui qui est retombé dans l'hérésie après l'avoir abjurée, ou alternativement : un impénitent [Gaissad et Pézeril, 2011 : 108]. Outre-Atlantique, la tendance révélée très tôt à la psychiatrisation avancée de la société nord-américaine [Castel, Castel et Lovell, 1979] favorisera l'association de conduites dites « compulsives » à d'autres comportements d'addiction (aux drogues et à l'alcool par exemple), s'affirmant encore au temps du sida. Levine et Troiden [1988] y voient un mythe thérapeutique : les conduites divergeant des standards érotiques dominants sont stigmatisées à la fois comme fréquemment non relationnelles et ayant cours dans des lieux inappropriés. Si les recherches menées en France soulignent la dimension spatialement inacceptable des conduites sexuelles [Gaissad, 2010], c'est bien plutôt une subjectivité problématique que l'on convoque dans les enquêtes nord-américaines. La dimension a-relationnelle des échanges

sexuels, toujours selon Levine et Troiden, isole deux régimes antagoniques d'économie sexuelle évoqués ici : celui du manque, qui produit la dépendance dans le cas de l'addiction, et celui de l'excès, c'est-à-dire de l'incontinence sexuelle vouée à la répétition incontrôlée dans l'outrance de compulsivité. Dans une singulière coïncidence des expertises scientifique et profane [Voros, 2009], le premier cas de figure trouve son origine chez un groupe d'alcooliques anonymes de Boston à la fin des années 1970, tandis que le second nous vient d'un thérapeute travaillant avec des homosexuels s'auto-définissant comme compulsifs quelques années plus tard. La double approche économique et sexuelle proposée en amont a donc visiblement continué d'orienter l'analyse du multipartenariat homosexuel et de ses avatars à risques. Comment saisir, dès lors, ce qui s'affirme dans ces conduites, protéiformes et pluri-localisées, en termes de réseaux d'amitiés sexuelles⁵ originaux, pour le dire de manière minimaliste ?

■ Un réseau sexuel et psychotrope en mouvement

Dans le salon qui donne sur Alexanderplatz et la Fernsehturm, ils font très vite l'inventaire des drogues dont ils disposent pour ce week-end de la *Folsom*⁶ qu'ils sont venus passer chez Mark. Ils ont ramené une dizaine de pastilles d'ecstasy, un bon gramme de kétamine⁷, et une petite fiole de GBL⁸. Ils lui offrent les chocolats belges achetés à l'aéroport. Ils se sont rencontrés il y a six mois à la *Greenkomm*⁹ de Cologne : ils ont baisé vite fait dans les toilettes, mais ils ne bandaient pas parce qu'ils étaient trop défoncés et qu'ils n'avaient rien qui ressemble à du viagra sous la main ce jour-là, alors ils sont retournés sur le *dancefloor*. Ils sont restés en contact sur Facebook, dans la perspective de se revoir bientôt à Bruxelles, à Berlin ou ailleurs. Ce soir-là, Mark les amène à *Schöneberg* dans un bar *Fetish* bondé d'uniformes de cuir et de latex. L'ambiance n'est pas vraiment à la fête, même si ça baise un peu partout. Mark revient de la *backroom* sans être arrivé à pisser sur ce français venu d'Oslo. De retour à la maison, ils se déshabillent dans le salon : cette fois, ils ont pris du kamagra¹⁰ tous les trois, car Mark en avait tout un stock dans sa pharmacie. Pas de problème pour enfiler les préservatifs avec lui qui préfère les utiliser avec un couple sérodifférent. Et ils n'ont qu'à sniffer le poppers avec modération¹¹. Il y a aussi le GBL qu'ils ont dosé à un peu plus de 2 ml à l'aide d'une seringue graduée dans un verre de jus d'orange sur le conseil de Mark. Puis, ils décident de sniffer aussi un peu de

kétamine pour regarder des clips vidéo sur le web en rigolant avant d'aller dormir. Le lendemain, un ami de Mark débarque avec une enveloppe Federal Express qui contient trois sachets estampillés : *Warning: Research Use Only. Not for Human Consumption*. Il compose un subtil mélange à partir des produits commandés sur Internet et promet de donner sa recette. Après, ils sautent dans un taxi pour traverser la ville d'est en ouest jusqu'à *Fuggerstraße* où se tient la *Folsom Street Fair*¹².

On voudrait s'interroger ici avant tout sur le déplacement des hommes qui ont des rapports sexuels entre eux, pas seulement sur leur déplacement concret dans l'espace – bien que cet aspect de leur mobilité occupe une place de choix dans la construction d'un territoire festif gay transnational en Europe –, mais sur leur déplacement « identitaire¹³ » tel qu'il est manifestement en jeu au travers des formes les plus transitoires de transformation de soi, et tel qu'il ressort nécessairement de leurs intenses expériences festives, en particulier s'il est potentialisé par l'usage de psychotropes. Si le point de départ de cette ethnographie est *La Démence*, une célèbre fête gay à Bruxelles qui rassemble tous les mois environ 2 000 hommes au *Fuse*, une discothèque du centre-ville, l'emplacement n'en est pas moins connecté à d'autres scènes urbaines comme Paris, Londres, Anvers, Cologne, Francfort et Amsterdam pour les plus proches, ou même Barcelone, Madrid, Berlin, Marseille ou Rome à l'occasion de grands week-ends festifs démultipliant les soirées. Un tel territoire circulatoire [Tarrius, 1993] qui englobe plusieurs pays d'Europe occidentale se structure autour d'un agenda ténu de soirées, ponctuées par la performance musicale d'un réseau de DJs renommés à l'échelle continentale (House, Techno, Transe). Il se construit localement sur une multitude de contacts immédiats et versatiles où la danse, comme forme *a priori* gratuite d'engagement corporel en public, en est le premier *medium*. L'observation des circulations inter-urbaines, et des réseaux sociaux qui en sont le support médiatisé, entre autres par Internet, permet de qualifier momentanément tant la nature des mobilités – affective, sociale, économique – que leur dimension à proprement parler culturelle et « identitaire ». Tout en l'apparentant aux *gay party circuits* décrits en Amérique du Nord [Westhaver, 2005, 2006], leur forme se distingue d'emblée fortement d'autres déplacements à caractère sexuel dans l'espace public, comme les expériences de drague sexuelle entre hommes à ciel ouvert dont l'anonymat est constitutif, rendu possible par une

sorte d'indéterminisme (*possibilism*) démographique urbain [Hannerz, 1983], et qui brouille les catégories d'appartenance, y compris en terme d'orientation sexuelle

À l'inverse, le « possibilisme » des cultures festives gays ne procède pas d'un anonymat indifférencié qui serait le propre de la sexualité entre hommes en milieu urbain, mais s'avère largement déterminé par des processus d'identification et suivant des modalités très codifiées d'expression collective de l'identité. En rupture avec les univers de discrétion et de silence dépeints par les ethnographies des lieux de drague homosexuels dans l'espace public, notamment en France [Gaissad, 2000 ; Mendès-Leite et Proth, 2002], il est marqué tant par l'hypervisibilité des corps et de la sexualité gays que par un paysage acoustique particulièrement prégnant. Le mouvement s'inscrit en effet dans l'histoire socio-culturelle récente des modes de vie gays (principalement celles des subcultures *Bear* et SM¹⁴), et accompagne le développement de la mouvance musicale électronique post-industrielle en vogue dans les métropoles occidentales depuis la fin des années 1980. Loin d'être anecdotique, la proximité sociale des DJs les plus célèbres du moment confère un prestige « naturel », à la mesure des corporéités travaillées – musculatures, pilosité, piercings, tatouages – et de leur maîtrise dans la danse.

En plus des soirées elles-mêmes, une série extensive d'emplacements vient illustrer la double définition de la mobilité proposée ici : si bon nombre d'informateurs sont visiblement devenus experts en vols *low-costs*, anticipant l'agenda des grandes occasions festives à travers l'Europe, des trajets en train ou en bus sont aussi collectivement organisés pour venir à *La Démence* à Bruxelles – comme le *Queer-on-Bus* qui assure systématiquement la liaison entre le quartier du Marais à Paris et les abords du *Fuse*. De manière concomitante, les réseaux d'amitié – sexuelle, le cas échéant – constituent au fil des occasions autant de gages d'information sur l'actualité des soirées et sur les bonnes adresses du milieu gay local, ou même de biens plus utilitaires, comme l'opportunité d'être hébergés et de faire de nouvelles rencontres sur place. Par ailleurs, des fêtes en *after*, souvent plus axées sur le sexe, se développent aussi bien dans un cadre privé que dans les saunas de la ville qui embauchent des DJs pour l'occasion.

Les réseaux d'interconnaissance trouvent également à se déployer en d'autres lieux au rythme des vacances, par exemple sur les plages gays du sud de la France, dans les défilés des *Gay Pride* les plus courus (Madrid,

Paris, Cologne), ou à l'occasion d'évènements majeurs comme le *Gay Party Circuit* de Barcelone qui affiche rien moins que 20 soirées sur une période de 10 jours. Ils s'entretiennent enfin suivant des usages plus quotidiens, dans des clubs de gym particuliers et, bien entendu, à partir d'Internet, soit pour des motifs directement sexuels (site *Gay Romeo*), soit comme support aux sociabilités et à la diffusion d'évènements festifs (*Facebook*).

Le déplacement géographique à l'échelle interurbaine, et celui, identitaire, lié à la consommation de substances psychotropes, sont le support de transactions en réseau qui sont elles-mêmes démultipliées durant le circuit festif : une *Démence* dure généralement de 22 heures à midi le lendemain, mais s'organise parfois au cours d'un long week-end, les soirées et *afters* successives pouvant s'enchaîner jusqu'à 50 heures d'affilée. Lorsqu'elle a lieu la veille d'un lundi férié, la soirée au *Fuse* s'inscrit souvent dans la continuité de la *Greenkomm* à Cologne (1 h 50 en train) qui fonctionne habituellement comme une *after* ; et le voyage en train, souvent en groupe, occasionne échanges et rencontres d'appoint d'un évènement à l'autre. La fête se prolonge aussi dans les bars, saunas et sex-clubs de Bruxelles, dont l'espace public des quartiers centraux, au-delà du quartier gay, est soudain ostensiblement occupé par ces hommes en bande, barbus et vêtus de cuir, à l'air un peu roublard. Il ne s'agit plus simplement de mise en scène individuelle de soi momentanément autre dans une ville étrangère, mais de celle de tout un groupe auto-identifié à la limite du « gang » sexuel, très visible dans les espaces alors partagés de la ville. Ces scènes de rue débordent et renvoient aux modes relationnels à *La Démence* elle-même : des regards qui s'échangent à même la rue et qui constituent à eux seuls une forme d'engagement puisqu'« on sait qu'on se montre et on sait qu'on est vu. On regarde si on est vu et on montre que l'on regarde » [Laloux, 2010 : 35].

Ce qu'il y a à voir et à montrer renvoie à d'autres lieux d'investissement de soi dans la durée, en amont et en aval des soirées, comme les séances de gym où la corporéité se travaille en tant que parure en soi : l'objet « buste » arboré dans l'évènement, où la majorité quitte son t-shirt pour danser, est un signe de prestige à géométrie variable : grand, petit, gros, sculpté, poilu, épilé, tatoué, percé, mais surtout s'imposant en masse – « une forêt de torsos » – à la vue et au toucher. Les recherches australiennes ont très tôt insisté sur cette centralité du corps aux heures les plus sombres de l'épidémie de sida [Lewis et Ross, 1995]. Les effets empathogènes et

entactogènes de l'ecstasy¹⁵ ajoutent au gage des regards cherchés/trouvés comme autant d'obligations, le gage des contacts physiques généralisés : on se pince une joue avec un clin d'œil, on caresse un visage ou des fesses en souriant, on s'embrasse sur la bouche en allant vers le bar. Performance de la corporéité ustensile, la danse mobilise l'énergie une longue nuit ou tout un week-end durant, et renvoie inmanquablement à la circulation et à la consommation de drogues sur place.

■ Le territoire des transactions secrètes

Par contraste avec la mise en scène surexposée des corporéités et de leurs transactions, sur les pistes de danse, aux comptoirs, aux vestiaires, aux toilettes, dans les salles de *chill out*¹⁶, ou dans les *backrooms*, dont certains établissements sont dotés, les pratiques de consommation et de trafic de stupéfiants se caractérisent par leur flagrante invisibilité. Encadrement et « filtrage » sont presque partout manifestes, déclinés en autant de dispositifs aménagés pour les civilités sexuelles, où les débordements sont autorisés moyennant la compensation financière d'un droit d'entrée, et le plus souvent sous surveillance. Les négociations et la circulation de l'argent ou des drogues en particulier sont donc tout sauf spectaculaires lors des événements, et en l'espèce, les interactions sociales médiatisées par une pléthore de commentaires sur Facebook restent singulièrement muettes. La gestion officielle ouvertement répressive de l'imbrication « pas de fête sans drogue¹⁷ » par la direction des établissements recouvre un appareil de régulation informelle, un bricolage profane pour prendre en charge les abus par l'intimidation, parfois musclée, mais sans recours à la police ni aux acteurs de santé publique dont la présence officialiserait la situation.

Si les drogues et leur trafic se font moins discrets avec l'avancée de la nuit, la surveillance n'en est pas moins toujours présente sous une forme ou une autre, se contentant parfois d'enjoindre le consommateur à la discrétion, et ce sont les « cas-limites » (coma, agitation intempestive) qui déclenchent l'essentiel des interventions. À *La Démence*, ceux-ci sont identifiés par les vigiles, par ailleurs omniprésents dans la foule qui danse, régulièrement appréhendés, et le cas échéant isolés en « salle de décompression » ; de manière non officielle, même si des médecins ou des infirmiers sont aussi sollicités, les produits et les doses en cause dans

les comportements, parfois proches de la perte de connaissance, sont évalués sur place, ainsi que l'opportunité de s'en remettre aux services d'urgence. Les individus récidivistes peuvent être exclus de *La Démence* une fois les risques écartés, au moins temporairement. Cette vigilance continue du staff, à l'initiative des organisateurs, est également contrebalancée par une forme d'attention et de souci collectifs, où les participants expérimentés à la fête contribuent activement à la prise en charge des cas les plus flagrants d'abus de drogues, principalement dans leur proximité directe sur le *dancefloor*, ou dans la salle de *chill out*. Réputés intensifier le plaisir sexuel, l'usage d'anesthésiants comme le GHB ou la kétamine, par exemple, occasionnent régulièrement de telles réponses collectives, immédiates et profanes (usage de glaçons, de citron, de psycho-actifs « antidotes », massage des cervicales et de la colonne vertébrale).

Susceptibles de provoquer un coma, même par surdose légère, ces produits ont été signalés comme potentiellement mortels, incitant l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT) à promouvoir des recherches sur les consommations de substances psychoactives chez les homosexuels masculins. Les rapports d'enquête en question tendent à dresser le portrait-robot d'un « gay toxico » sur base de déterminants avant tout individuels, caractérisé par la vulnérabilité psychosociale et les risques, ou relevant d'une expression particulièrement excentrique du genre et de la sexualité [Fournier et Escots, 2010 ; Fournier, 2010]. Les formes collectives d'auto-support spontané observables sur place, manifestement difficiles à prendre en compte, n'en renseignent pas moins le contexte plus large d'une subculture dont les interventions traditionnelles des acteurs de santé publique semblent fatalement déconnectées.

De même que l'accès aux réseaux de trafic de psychotropes est tributaire du degré d'intégration dans les réseaux socio-sexuels du territoire festif, la mise en relation avec un dealer attiré revêt une importante méthodologique majeure. Elle est bien sûr une marque de confiance et, simultanément, le signe d'une insertion partagée dans la culture festive gay elle-même, où presque rien ne distingue *a priori* celui qui achète de celui qui vend, ce dernier étant par ailleurs de toutes les soirées. Son côtoiement offre un panoptique commun très circonstancié des usages et effets des produits : ici, on se familiarise avec les problèmes de dosage ou d'effets croisés sur le mode bienveillant d'une recette de cuisine, comme il arrive aussi entre

consommateurs. Ailleurs, les récents abus de telle molécule lourdement anesthésiante sont rapportés comme pièce à conviction de son pouvoir actuellement dévastateur dans le milieu festif, et pour justifier que l'on ait choisi ni d'en vendre ni d'en consommer. Dans tous les cas, l'anecdote renvoie le plus souvent, sur un mode didactique, à une maîtrise des substances psycho-actives à cultiver nécessairement, avant tout pour le plaisir, sexuel entre autres, et pour la fête.

Le *continuum* des expériences psychotropiques aux manifestations d'une sexualité multipartenaire intense s'établit au cours des soirées elles-mêmes, en *backroom* par exemple, ou bien à l'occasion d'*afters* organisées pour prolonger la fête dans d'autres discothèques, dans des sex-clubs ou des saunas de la ville, comme on l'a vu, ou alternativement, en sauteries privées. Si l'aménagement des établissements, les réglementations locales, ou l'existence de boîtes à *after* rendent aléatoire l'accès à une sexualité collective d'une ville ou d'un pays à l'autre, les réseaux d'interconnaissance les pallient par autant d'occasions de don qui lient et obligent spontanément le collectif¹⁸.

Comme dans d'autres espaces de sexualité collective entre hommes, notamment à ciel ouvert, les contacts corporels sont négociés avec tact, et l'on prend congé le plus souvent, même en pleine action, sur un mode cordial qui détonne avec l'exubérance des corps-à-corps. Chacun semble admettre tacitement que tous les hommes en présence sont libres d'optimiser sexuellement leur passage sur place, surtout en *backroom* ou en *chill out*, et rares sont les expressions de mécontentement ou de frustration qui contreviendraient au consensus dominant [Gaissad, 2009]. Le genre « masculin » s'assume manifestement en tant que stratégie de séduction entre hommes. Ce « virilisme » de façade, et que l'on aurait tôt fait de brandir pour remettre au goût du jour une pathologie de la masculinité [Voros, 2009], ne saurait, cela dit, être pris pour argent comptant : les rôles sexuels sont délibérément mis en jeu et l'érotisation du rapport stratégique est utilisé comme une source de plaisir. En l'occurrence, l'usage de soi-même comme un autre est optimisé par les effets psycho-actifs des substances consommées, sans pour autant contrevvenir nécessairement à la toute masculine loyauté ambiante qui incite à négocier les risques de tous ordres.

Aller « faire *La Démence* » à Bruxelles, ou aller à une fête analogue dans une autre capitale européenne, c'est investir non seulement le voyage vers les lieux de l'action et les infrastructures matérielles qui sont autant de consommables sur le marché du tourisme gay local ;

c'est aussi s'engager intensément et durablement dans l'épaisseur des réseaux socio-affectifs et sexuels, parfois préalablement constitués ici ou ailleurs, y compris au travers des environnements virtuels à disposition sur Internet. C'est en même temps, d'une destination du circuit festif gay à l'autre, mettre mutuellement en jeu, du local au transnational, une forme d'excès de soi, une dépense spectaculaire de l'identité individuelle et collective dans la durée. Ces expressions travaillées de l'entre-soi masculin laissent ainsi apparaître, par la consommation d'un produit culturel festif et de ses avatars, notamment les drogues qui le soutiennent implicitement, une identité de groupe autoconsommée, et que l'on est tenté de dire consumée [Bataille, 1967]. Sous la forme d'une dépense de soi et de son corollaire, l'apparente irrationalité d'une affirmation somptuaire de l'identité sociale et sexuelle, la subculture festive rend au passage obsolète le récent sujet gay néolibéral aliéné de rendement ou de manque à gagner [Pollak, 1993 ; Adam, 2005]. Surtout, elle subvertit le sens de la détermination entre les clientèles et leurs « marchés », permettant d'envisager l'autoproduction de soi en tant que clientèle et, simultanément, de marché. À l'instar des drogues et des moyens de s'en procurer qui constituent nettement, aux côtés d'autres valeurs d'usage, dont le corps et la sexualité, un bien en soi [Race, 2009], il faut donc nécessairement convoquer le degré d'ustensilité et d'imbrication des différents objets de transaction – substances, corporeités, sexualité – dans l'évènement, mais aussi en-deçà et au-delà de lui, à l'échelle mouvante de l'entière du circuit. Bien sûr, objets et transactions acquièrent une part de leur valeur en fonction de leur plus ou moins grande visibilité, voire de leur accessibilité contrôlée et tributaire des réseaux. Ces derniers sont également des objets vivants [Klossowski, 1970], sources de l'échange qui valent bien leur coût d'entretien, à plus forte raison si les obligations qu'ils induisent sont simultanément gages de volupté et promesses de biens utilitaires : offres d'hébergement, informations sur l'actualité festive gay du coin, aventures socio-sexuelles inédites, accès rapide au marché local de stupéfiants, soutien efficace et spontané dans l'urgence. L'analyse centrée sur les risques a beau jeu d'ignorer la portée culturelle et identitaire à l'œuvre dans ces transactions. Leur créativité n'en défie pas moins radicalement le registre de la déviance psychosexuelle promu avec autorité et compassion par les faiseurs de bien d'hier et d'aujourd'hui. ■

I Notes

1. Ce terme est emprunté à Gayle Rubin [2010].
2. Le projet de recherche « La construction de la compulsivité sexuelle, des addictions et des risques multiples chez les homosexuels masculins » a reçu une bourse postdoctorale de Sidaction en 2010-2011.
3. Débat organisé le 26/11/09 à la Maison Arc-en-Ciel de Bruxelles : « *Safe sex* à Bruxelles. Les défis de la prévention du VIH/Sida dans le milieu gay ».
4. En écho au titre des journées d'étude *Sciences sociales, homosexualités et sida* organisées par Sidaction à Paris les 24-25 juin 2010 : « C'est un monstre qu'il nous faut regarder ! ».
5. Voir Michel Foucault sur l'amitié dans la création d'un mode de vie homosexuel :

« Comment arriver, à travers les pratiques sexuelles, à un système relationnel ? » [1981].

6. S'inspirant de la *Folsom Street Fair* de San Francisco, le plus gros festival de rue *Cuir/Fetish* d'Europe se déroule à Berlin début septembre depuis 2007.

7. Anesthésique d'action rapide non barbiturique aux effets hallucinogènes dissociatifs.

8. Analogue du GHB (gammahydroxybutyrate), un constituant endogène du cerveau qui augmente le taux de dopamine et agit sur les endorphines.

9. After party gay mensuelle au *Nachtflug* à Cologne.

10. Générique du viagra (Sildénafil), en vente sur Internet.

11. Les effets vasodilatateurs cumulés du *poppers* (nitrite d'amyle) et des médicaments utilisés pour la dysfonction érectile peuvent entraîner des accidents cardiovasculaires.

12. Journal d'enquête 2011.

13. J'ai proposé cette notion dans le cadre de mes recherches doctorales.

14. SM pour : sadomasochiste (on parle du milieu *Fetish* ou *Cuir*). Le mouvement *Bear* (Ours) renouvelle dernièrement les critères de beauté gay (âge, poids, pilosité).

15. Son principe actif (MDMA) provoque la libération de la sérotonine, générant l'empathie et facilitant le contact.

16. Espaces aménagés pour le repos. Celui de *La Démence*, surnommé « le cosmos », est situé entre la piste de danse du troisième étage et l'entrée de l'une des deux *backrooms*.

17. À *La Démence* à Bruxelles, les escaliers et toilettes du *Fuse* sont épinglés d'affiches : *Drug abuse = Exclusion from La Démence*.

18. Qu'il s'agisse de plaisir, de drogues ou d'autres formes durables d'échange de biens, d'informations, de relations ou de services.

I Références bibliographiques

- ADAM Barry, 2005, "Constructing the Neoliberal Sexual Actor : Responsibility and Care of the Self in the Discourse of Barebackers", *Culture, Health & Sexuality*, VII, 4 : 333-346.
- BATAILLE Georges, 1967 [1949], *La Part maudite*, Paris, Minuit.
- BECKER Howard Saul, 1985 [1963], *Outsiders: Studies in the Sociology of Deviance*, New York, The Free Press.
- CASTEL Françoise, Robert CASTEL et Anne LOVELL, 1979, *La Société psychiatrique avancée. Le modèle américain*, Paris, Grasset.
- DELOR François et Michel HUBERT, 2000, « Revisiting the Concept of "Vulnerability" », *Social Science & Medicine*, 50 : 1557-1570.
- FOUCAULT Michel, 1994 [1981], « De l'amitié comme mode de vie », *Dits et Écrits*, IV : 163-167.
- FOURNIER Sandrine, 2010, « Usages de psycho-actifs, rôles sexuels et genre en contexte festif gay (Paris/Toulouse, 2007) », *Clio*, 31, Érotiques, [En ligne].
- FOURNIER Sandrine et Serge ESCOTS, 2010, « Homosexualité masculine et usages de substances psychoactives en contextes festifs gais », *Tendances récentes et nouvelles drogues*, OFDT, septembre.
- GAISSAD Laurent, 2000, « L'air de la nuit rend libre ? Lieux et rencontres dans quelques villes du sud de la France », *Les Annales de la recherche urbaine*, 87 : 36-42.
- GAISSAD Laurent, 2009, « De vrais hommes entre eux : Lieux de drague et socialisation sexuelle au masculin », Bruxelles, *Sextant*, éditions de l'Université de Bruxelles, 27 : 45-60.
- GAISSAD Laurent, 2010, « "Ça ne me dérange pas qu'ils soient homos, mais ils le font salement". L'espace public de la sexualité entre hommes », *Bulletin d'histoire politique*, XIX, I, Montréal, AQHP/VLB : 205-222.

GAISSAD Laurent et Charlotte PEZERIL, 2012, « La séropositivité entre santé sexuelle et pénalisation », in Cédric Le Bodic et Anne-Chantal Hardy (dir.), *Prescrire, proscrire. Enjeux non médicaux dans le champ de la santé*, Rennes, Presses universitaires de Rennes : 103-122.

HALPERIN David, 2007, *What Do Gay Men Want ? An Essay on Sex, Risk, and Subjectivity*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.

HANNERZ Ulf, 1983, *Explorer la ville. Éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Minuit.

HOCQUENGHEM Guy, 1972, *Le Désir homosexuel*, Paris, Fayard.

KINSEY Alfred et al., 1948, *Sexual Behavior in the Human Male*, Philadelphie, W. B. Saunders Co.

KIRKENDALL A. Lester, 1958, "Toward a Clarification of the Concept of Male Sex Drive", *Marriage and Family Living*, XX, 4, November : 367-372.

KLOSSOWSKI Pierre, 1997 [1970], *La Monnaie vivante*, Paris, Rivages, « Poche ».

LALOUX Valérie, 2010, « Rapport aux corps, corps en rapport : ethnographie d'une soirée gay dans une boîte de nuit en Belgique », Mémoire de fin d'étude en anthropologie, Université Libre de Bruxelles.

LEVINE Martin P. et Richard R. TROIDEN, 1988, "The Myth of Sexual Compulsivity", *Journal of Sex Research*, XXV, 3 : 347-363.

LERT France, 2005, « Prévention chez les homosexuels masculins : "Tout reste à entreprendre" », *La Santé de l'homme*, 379 : 21-22.

LEWIS A. Lynette and Michael W. ROSS, 1995, *A Select Body : The Gay Dance Party Subculture and the HIV/AIDS Pandemic*, New York, Cassel.

MENDÈS-LEITE Rommel, 2000, *Le Sens de l'altérité. Penser les (homo)sexualités*, Paris, L'Harmattan.

MENDÈS-LEITE Rommel et Bruno PROTH, 2002, « Pratiques discrètes entre hommes », *Ethnologie française*, XXXII, 1 : 31-40.
 POLLAK Michael, 1993, *Une identité blessée*, Paris, Métailié.
 RACE Kane, 2009, *Pleasure Consuming Medicine. The Queer Politics of Drugs*, Durham/London, Duke University Press.
 RUBIN Gayle, 2010, *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, textes réunis et édités par Rostom Mesli, Paris, EPEL.
 TARRIUS Alain, 1993, « Territoires circulatoires et espaces urbains », *Les Annales de la recherche urbaine*, 59-60 : 51-60.

VOROS Florian, 2009, « L'invention de l'addiction à la pornographie », *Sexologies*, XVIII, 4 : 270-276.
 WESTHAVER Russell, 2005, « "Coming Out of your Skin" : Circuit Parties, Pleasure, and the Subject », *Sexualities*, VIII, 3 : 367-394.
 WESTHAVER Russell, 2006, "Flaunting and Empowerment : Thinking about Circuit Parties, the Body, and Power", *Journal of Contemporary Ethnography*, XXXV, 6 : 611-644.

■ ABSTRACT

Spending Ourselves at "La Démence". Gay Circuit Parties between Consummation and Consumption

Grounded on an ethnography of the European gay party circuit, this article analyses gay men's identity shift, and the maximization of their (sexual) contacts, in relation to substance use and trade. Breaking away from the psychological and medical normalization at stake in the years of the Aids epidemic, these homosexual transactions may rely on an economy of self and collective excess to be thought out in terms of sumptuary affirmation of social and sexual identity.

Keywords : Homosexuality. Gay circuit parties. Sexuality. Psycho-active drugs. HIV/Aids.

■ ZUSAMMENFASSUNG

„Demenz“ oder Risiko ? Homo-Partys – zwischen Genuss und Konsum

Der vorliegende Beitrag beruft sich auf eine ethnographische Studie, die anhand von „Schwulen-Partys“ die identitäre Entwicklung homosexueller Männer und die Maximierung ihrer sexuellen Beziehungen durch den Gebrauch von halluzinogenen Drogen untersucht hat. Die sexuellen Praktiken stellen ein persönliches und kollektives Risiko dar und die exzessive Affirmation der sozialen und sexuellen Identität steht im Gegensatz zur psychologischen und medizinischen Normalisierung des Umgangs mit HIV.

Stichwörter : Homosexualität. Homo-Parties. Sexualität. Psychaktive Drogen. HIV/ Aids